



## Affirmation identitaire dans la francographie périphérique de Léon Kochnitzky

**Agnieszka Kukuryk**

Université Pédagogique de Cracovie, Pologne  
agnieszka.kukuryk@up.krakow.pl

<https://orcid.org/0000-0003-1721-6820>

Reçu le 16-09-2022 / Évalué le 16-10-2022 / Accepté le 15-11-2022

### Résumé

L'objectif de cet article est de présenter divers aspects de l'œuvre de Léon Kochnitzky en relation avec ses nombreuses pérégrinations. Il s'agira également d'une tentative d'établir l'identité de l'auteur à travers son contact avec d'autres cultures. La notion de francophonie au niveau littéraire et artistique sera présentée en trois étapes : une étape théorique où l'on examinera le fonctionnement des formes langagières se référant aux métissages culturels et identitaires, une étape thématique où l'on étudiera le croisement entre la mère patrie et les lieux de la pérégrination, et enfin une étape analytique dans laquelle nous analyserons les textes de Léon Kochnitzky en relation avec différentes cultures poétiques et linguistiques.

**Mots-clés** : métissages culturels et identitaires, altérité, poétique subversive, francographie extra-hexagonale

### Affermazione identitaria nella francografia periferica di Léon Kochnitzky

### Riassunto

L'obiettivo di questo articolo è presentare vari aspetti dell'opera di Léon Kochnitzky in relazione alle sue numerose peregrinazioni. Si cercherà anche di stabilire l'identità dell'autore attraverso il suo contatto con altre culture. La nozione di francofonia a livello letterario e artistico sarà presentata in tre fasi: una fase teorica in cui si esaminerà il funzionamento delle forme linguistiche riferite al meticcio culturale e identitario, una fase tematica in cui si studierà l'intersezione tra la madrepatria e i luoghi di peregrinazione, e infine una fase analitica in cui si analizzeranno i testi di Léon Kochnitzky in relazione a diverse culture poetiche e linguistiche.

**Parole chiave**: meticcio culturale e identitario, alterità, poetica sovversiva, francografia extra-esagonale

## The affirmation of identity in Léon Kochnitzky's peripheral francography

### Abstract

The aim of this article is to present various aspects of Léon Kochnitzky's work in relation to his many peregrinations. It will also be an attempt to establish the author's identity through his contact with other cultures. The notion of Francophonie on a literary and artistic level will be presented in three stages: a theoretical stage in which we will examine the functioning of language forms referring to cultural and identity crossbreeding, a thematic stage in which we will study the intersection between the motherland and the places of peregrination, and finally an analytical stage in which we will analyse Léon Kochnitzky's texts in relation to different poëtic and linguistic cultures.

**Keywords:** cultural and identity crossbreeding, otherness, subversive poëtics, extra-hexagonal francography

### Introduction

Homme de plume et de lettres, animateur d'art, inlassable chercheur de nouveautés, Léon Kochnitzky est l'une des figures essentielles dans la littérature belge francophone de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, de l'époque où l'Europe est déchirée par les nationalismes. Il regarde le monde qui disparaît avec l'œil du nostalgique du XIX<sup>e</sup> siècle, tout en sachant qu'il faut être moderne pour réussir. La littérature n'est jamais pour lui le moyen d'arriver à quoi que ce soit. Elle représente plutôt une forme de connaissance à partager. Il cultive l'*épicurisme*, le *plaisir de vivre et d'écrire*, alors que les temps sont au pragmatisme. Né en Belgique dans une famille ashkénaze des environs de Wilno mais grand voyageur, il a déployé son activité dans plusieurs pays explorant sans cesse les marges des genres institués. Sa trajectoire reste en grande partie méconnue, sans doute précisément parce qu'il a toujours refusé d'emprunter les chemins balisés de la littérature.

La vie de Léon Kochnitzky n'est qu'un déplacement sans fin : aux séjours plus ou moins longs à Rome, à Paris, à New York, au Congo, à Lisbonne, en Inde ou en Pologne s'ajoutent des rencontres, quelques livres de poésie, des conférences, des missions, des aventures, des manuscrits dont il semble se désintéresser, des moments d'élan musical, et toujours cet effort de garder son indépendance. Esprit libre, il a parcouru tous les continents, tous les arts, toutes les expériences, semble-t-il. Toutes les langues peut-être aussi car il parle le russe aussi couramment que le français, l'italien, l'anglais ou l'allemand. Sans compter les langues des pays où il passe et qu'il adopte avec naturel. Sa vie assez mouvementée et ses nombreux voyages font de cet auteur une autorité qui possède une vaste expérience internationale. À Florence, il participe aux recherches de Pizzetti sur la polyphonie belge

et italienne pendant la Renaissance. À Rome il épanouit ses aspirations artistiques. Il donne également plusieurs conférences à Bruxelles, en Pologne, au Brésil, en Argentine et en Uruguay et devient critique musical à l'*Osservatore Romano*. Il n'a jamais cessé de s'envoler d'un coin à l'autre de la planète, de la traverser de toutes les manières et d'assister au spectacle permanent et toujours renouvelé qu'elle peut offrir. C'est pourquoi, plus qu'aucune autre sans doute, la création littéraire de cet infatigable vagabond invite celui qui s'y aventure à parcourir ce qu'on pourrait appeler un itinéraire. Non qu'il s'agisse à proprement parler de le suivre « géographiquement » dans ses pérégrinations et de traverser avec lui le globe en tous sens, mais plutôt de passer de recueil en recueil par un certain nombre d'étapes jalonnant une existence dans son rapport à soi-même et au monde. Ce « progrès », ce cheminement d'une pensée aux prises avec les choses et avec la vie, les pages de cette contribution voudraient essayer d'en rendre compte. Il s'agirait alors ici pour la lecture de reconnaître dans le texte les données d'un itinéraire personnel, de repérer quelques-unes des étapes d'un parcours original et de retracer celui-ci à l'aide de celles-là, ou encore d'indiquer certains moments significatifs de l'œuvre et de la vie, afin de faire ressortir la dialectique particulière de la vie intérieure.

## 1. Langue, culture, identité dans la francographie périphérique

Selon les narrativistes, successeurs de Martin Heidegger, l'identité humaine a la structure d'un récit vu de l'intérieur du point de vue du protagoniste. Katarzyna Rosner, par exemple, observe que « l'identité de l'individu est l'identité de son récit sur lui-même » ajoutant que « tant que l'individu est vivant, elle n'est pas définitive » (Rosner, 1999 : 14). Ce récit est non seulement tissé à partir des expériences propres au sujet, mais aussi, ou peut-être surtout à partir de l'expérience collective de la communauté ou de la culture dont il fait partie. Le déterminant objectif de l'identité d'une communauté est donc sa culture, tandis que le déterminant subjectif est la conscience de sa propre spécificité culturelle et l'acceptation des caractéristiques qui la différencient des autres collectivités. De plus, les chercheurs en identité (sociologues, anthropologues, spécialistes des sciences culturelles, linguistes) s'accordent à dire que l'un des principaux éléments culturels de l'identité humaine est sans aucun doute la langue. Ainsi, si l'on considère qu'il s'agit d'un « facteur essentiel de la formation de l'homme », on doit conclure que la langue et l'identité sont « en définitive inséparables » (Edwards, 2009 : 20). Cette hypothèse s'inscrit parfaitement dans le cadre du terme général de « francophonie », qui définit *a priori* « tous ceux qui sont ou qui semblent destinés à rester ou à devenir participants de [l]a langue [française] » (Reclus, 1886 : 422) mais aussi les régions du monde où « le français règne » (*ibid.*).

La spécificité des aires linguistiques et littéraires françaises, qui consiste en la dispersion sur plusieurs continents, sans continuité géographique, de différentes entités culturelles francophones, constitue un atout-monde pour chacune d'entre elles, ainsi que pour leur ensemble. Cet archipelagisme (Glissant, 1996) permet également une conscience de soi, autre et non isolée. Comme le remarque Marc Quaghebeur, « il postule une approche de la littérature qui, loin de dénier l'Histoire propre des uns et des autres, l'inscrit dans chacune et dans toutes, et ne cherche pas à la transformer en récit mythique de la langue et de la littérature » (Quaghebeur, 2022 : 25). En outre, les recherches sur la représentativité de la langue française depuis le XX<sup>e</sup> siècle en francophonie périphérique ont montré que les littératures dites mineures restent fortement marquées par le multilinguisme et le rapport souvent conflictuel entre le français et les autres langues locales. Ceci est confirmé par la déclaration de Jean-Marie Klinkenberg selon laquelle « la langue est objectivement constituée par la somme des formes variables dans le temps, l'espace et la société » (Klinkenberg, 2005 : 20). Le même auteur affirme *ipso facto* que la francographie dite périphérique offre la preuve de l'existence, non d'un français, mais de « plusieurs langues françaises » (Klinkenberg, 2005 : 43) s'adaptant aux réalités des communautés francophones hors de France et exprimant les valeurs culturelles et civilisationnelles de ces pays. Marc Quaghebeur partage cette opinion et préconise l'abandon du modèle unitaire promu par la construction de l'État-nation français, au profit d'un modèle polycentrique plus adapté à la pluralité des littératures francophones actuelles (Quaghebeur, 2010 : 26). L'œuvre littéraire de Kochnitzky, imprégnée d'influences de différentes cultures, en est un exemple emblématique. Issu d'une famille de juifs slaves, globe-trotter passionné et citoyen belge - un pays à la double culture latine et germanique - c'est un auteur qui, au fil de ses nombreuses pérégrinations, sait tirer parti de son appartenance à une communauté francophone, mais aussi voir et apprécier sa propre spécificité. La langue française qu'il utilise est ainsi confrontée - et se heurte en un sens - à la diversité des pratiques et des cultures non seulement dans l'ensemble de l'espace francophone, mais aussi dans d'autres coins du monde. Et c'est cette variété des conceptions de la langue qui est à l'origine de la richesse de sa francographie.

## 2. L'ouverture au(x) monde(s)

Déjà dans son premier recueil de poèmes intitulé *Loraire, Les Irrévérences* (1911), le jeune poète exprime le désir d'évasion qui sera le *leitmotiv* de presque toute sa production littéraire :

*Je voudrais pour toujours fuir la ville obsédante*

*Et par un miracle être transporté soudain*

*Au milieu du très pur et très subtil Jardin*

*Où vit mon rêve bleu, doux comme un bel andante, [...] (Kochnitzky, 1911 : 87-88).*

Kochnitzky rêve d'aller toujours plus loin, de s'ouvrir au monde extérieur, à « des horizons de ciel bleu, de soleil et de compagne verte »; il veut « élargir les murs de [sa] prison » (Kochnitzky, 1911 : 74) et voir l'Afrique, la Chine, l'Inde, la Sicile élégiaque. La plupart de ces vœux seront exaucés plus tard. Après une enfance passée à Paris et dans le canton de Vaux et après ses études à l'*École polytechnique de l'Université Libre de Bruxelles*, la Première Guerre mondiale le conduit en Italie, où il retourne à plusieurs reprises. Le 15 novembre 1915, le jeune Kochnitzky obtient un doctorat en philosophie à l'université de Bologne, après quoi il se rend à Florence, puis à Rome, où il observe l'atmosphère, écrit des poèmes et devient fonctionnaire<sup>1</sup>. « Je reste seul à Florence. [...] Ma vie commence le 31 juillet 1911 », proclame-t-il dans *Les éphémérides parfois intimes* (Kochnitzky, 1960 : 23). Une réflexion si importante et si profonde qu'il faut y voir plus qu'une simple volonté de distinguer un événement des autres dans sa propre histoire. « Tout l'univers est là », tout près, à portée de main, note-t-il dans *Les Pèlerins de l'aurore*<sup>2</sup> (Kochnitzky, 1918 : 58). Il puise dans ce nouveau bonheur, cette présence au monde, cette « fraternité des choses » (Kochnitzky, 1914 : 122), de tous ses sens. Les échos de ces sentiments résonnent dans les pages de sa poésie :

*Réalité charmante, ô que je suis heureux*

*D'être à Florence quand souffle la Tramontane,*

*Quand Mars furtif et beau s'éveille langoureux,*

*Et quand murmure Zéphyr d'être à Catane ;*

*Que cette nuit est bonne et clémente, mon Dieu [...] (Kochnitzky, 1914 : 106).*

Le toucher, l'ouïe, l'odorat et le goût suffisent pour accueillir les « merveilles » du monde que « chaque minute apporte » (Kochnitzky, 1918 : 86) pour établir - comme le note Christian Schœnaers - « cette complicité, cette connivence entre le moi et l'univers, entre la conscience et les éléments, cette "vibration" commune de l'être et du monde » (Schœnaers, 1996 : 70). Florence, Bologne, Rome, les villes italiennes, ces « villeggiatures<sup>3</sup> », si l'on accepte la formulation de l'auteur, lui ont inspiré de nouveaux poèmes, comme les sonnets écrits sur des cartes postales qu'il a envoyées à Fernand Séverin entre 1915 et 1917. Rassemblés sous le titre *Le Calendrier florentin* et publiés dans les pages de *Flambeau* en 1921, ils dressent un portrait admiratif de la ville où Kochnitzky a connu des moments heureux. Tel un flâneur baudelairien, l'auteur déambule dans les rues de la ville, s'imprègne

de ce qui l'entoure, succombe à son spectacle multicolore et souhaite le capturer dans un tissage poétique de mots. Ainsi, il se promène sur le pont suspendu qui « fait songer à ces gravures de naguère / Où l'on voit passer le premier chemin de fer; / Voyage de Gautier, portrait d'Ary Scheffer, / Nocturne de Chopin retouché par Daguerre » et où « peut-être qu'un jour un Dante adolescent, [...] à l'heure où le soleil descend, [...] viendra rencontrer une autre Béatrice » (Kochnitzky 1921 : 571). Il fréquente la bibliothèque Laurentienne où « un poète parfois vient rimer des sonnets » (*Ibid.*, 572). Il admire l'église *Santa Maria Novella* où « le brouillard ténébreux [...] fait pâlir la fresque » et « le couchant illumine le cœur » (*Ibid.*, 570); et sur Piazza del Duomo, il contemple « Ombres, clartés, reflets [qui] dansent dans la lumière; Tout est vibration, tout est rapidité » (*Ibid.*, 572) :

*Le ciel ardent et clair qui pèse sur la ville  
Est un champ d'azur où chaque tour se profile;  
Le soleil y gravit un flamboyant anneau.*

[...]

*Florence sort enfin de la littérature. (Ibid., 574).*

Kochnitzky a retouché ces poèmes avant sa mort, ajoutant de nouvelles versions aux douze sonnets. Recueillis à titre posthume par Renato Salvatori et publiés en 1965 dans un volume intitulé *Deux Calendriers Florentins*, ils forment en l'occurrence une sorte de livre-miroir. Par conséquent, la Ville des Lys, où l'auteur a passé « quatre mois de félicité parfaite » (Kochnitzky, 1965), cette Florence « enveloppée dans les brumes transparentes de l'ère victorienne, de l'âge du Roi Humbert, d'une "Belle Époque" miraculeusement préservée, [cet] oasis du dix-neuvième siècle », - après quarante-sept ans - elle devient « un rêve décevant » (Kochnitzky, 1983 : 87) : « Ô Florence, Florence [note-t-il], ô rêve décevant / Hélas, serais-tu donc à pitié rebelle / Toi que mon cœur de dix-huit ans trouva si belle? » (Kochnitzky, 1921 : 576). Un ton nostalgique résonne dans presque tous les poèmes ajoutés en 1964. En voici un exemple :

*Dans la brume rougeâtre où s'estompent des sites  
Naguère familiers, je devine lointains,  
Dévorés par la nuit d'hiver les clairs matins  
Du bonheur envolé qu'un mirage suscite.*

[...]

*Ferme les yeux, vieillard, interroge ton âme ;  
Reconnais l'Arno, le campanile, les toits ;  
Ce n'est pas la cité qui s'éloigne, c'est toi (Kochnitzky, 1965 : 32).*

Le poète est conscient du temps qui passe, ses « faux-beaux vers » imparfaits, frivoles, autrefois écrits à la hâte, deviennent plus mûrs et une certaine nonchalance fait place à la mélancolie. Cependant, un petit espoir demeure : « Moi je ne maudis point mon jeune âge aboli / Ce haïssable moi permet au front pâli / De mieux déchiffrer l'or bruni des palimpsestes » écrira-t-il des années plus tard (Kochnitzky, 1965 : 34). Le discours lyrique fusionne avec la situation empirique de l'écrivain. Kochnitzky, qui se déclare « Belge à Rome et Italien à Bruxelles » (Rubes, 1988 : 270), traduit une vision singulière du pays de sa résidence, une expérience spécifique ; il nourrit la poésie de son quotidien, de ses réflexions constantes. Les paysages sont souvent pittoresques mais deviennent parfois presque abstraits, instables et déterritorialisés. Ils permettent au poète d'exprimer son attachement au pays sans être confiné par ses frontières. Cet enracinement n'est qu'un des visages multiples de « la littérature de graphie française », selon la formule expressive de Jean Sénac<sup>4</sup>. Dans le style poétique de Kochnitzky se résume la relation entre le poète et la langue, l'individu et l'universel. Ses élaborations de paysages font communiquer les individus et les cultures entre eux.

### 3. La quête d'identité au pays de la (non-)mémoire

En 1921, après sept ans d'exil Kochnitzky, désabusé et résigné, rentre au pays natal. Dans les *Élégies bruxelloises* publiées en 1924 il écrit :

*Dix ans comme dix chiens harcèlent*

*Le grand garçon mal déguisé.*

*Pierrot lassé rentre à Bruxelles*

*Et cesse de laforguiser.*

*Ô ma mère, ouvrez-moi la porte.*

*Je n'avais navigué.*

*L'enfant prodigue est fatigé*

*[...]*

*Au feuilletton de sa jeunesse*

*On peut écrire le mot : FIN (Kochnitzky, 1924 : 105-106).*

Enfin, « Bruxelles [...], c'est quand même la patrie et c'est peut-être le bonheur » admet celui qui croyait que la beauté n'existe qu'à Florence, Rome ou Paris (Kochnitzky, 1924 : 111-112). Après un sentiment d'échec, de défaite, Kochnitzky devient un poète essentiellement bruxellois qui trouve une façon originale de chanter les louanges de sa ville natale. Il nous invite à un agréable voyage de Paris à Bruxelles. Il nous emmène même un peu plus loin, à Malines, Gand et Bruges. C'est une véritable promenade en Belgique, à travers des allégories, des foires

ou des jeux de mots. Et si, de son propre aveu, il a vécu ailleurs ses « heures claires » (Kochnitzky, 1924 : 69), admirant « la pluie [...] joyeuse à Venise, [...] les cyprès de Florence et les tours de Bologne, les églises de Rome et les côteaux de Sienne », alors « la beauté d'aujourd'hui fait oublier l'ancienne » (Kochnitzky, 1924 : 69). Car, même si « les gens d'ici se méfient, [écrit-il avec ironie], [il] les aime : eux et leurs ciels gris et les tableaux de leurs vieux maîtres et la foi de leurs artisans et leur refus de se soumettre aux jougs pesants » (Kochnitzky, 1924 : 112). Le paysage créé par Kochnitzky n'est pas seulement référentiel, visant une « réalité » extra-textuelle, mais aussi biographique ou autobiographique. En outre, l'auteur ne se limite pas à la description de la nature, mais inclut également le monde urbain. Le tableau poétique naît ainsi de la relation entre le sujet et le monde activant toutes les capacités de représentation : la perception comme la mémoire. Le poète aime sa patrie, sa terre, son climat, son ciel. La représentation du paysage originel suppose non seulement une topographie, mais plus globalement un style poétique dans lequel toutes les ressources de la langue sont mobilisées, les descriptions définies et les lexiques, mais aussi la syntaxe, la rhétorique, la typographie etc. La plupart des croquis bruxellois, si plaisamment dénommés par l'écrivain « élégies », sont vraiment d'une valeur inestimable. L'auteur est capable de repérer dans la réalité les détails pittoresques, les contrastes amusants, les particularités locales les plus éblouissantes, ainsi que les éternelles pitreries qui accompagnent, sous toutes les latitudes, les petites sentimentalités quotidiennes. Ses poèmes sont pleins d'humour et de fantaisie, caractérisés par une observation aiguë et un style qui rappelle Charles Beaudelaire, Émile Verhaeren mais aussi Jules Laforgue et surtout Guillaume Apollinaire. Après la révélation du paysage archétypique du paysage *spleen*, il passe à des formes plus légères, faisant de lui un poète inclassable ; il est à la fois un héritier du romantisme, un poète décadent et un moderniste. Il choque les habitudes des lecteurs en jouant sur le discours poétique, sur les influences, la contrefaçon, la réécriture même. À titre d'exemple prenons le poème intitulé « Hortorum dea » où le poète s'amuse avec les formes de poème ainsi que les mots. Nous constatons également sa prédilection pour la création de néologismes et d'expressions insolite :

*La charette à chiens de la laitière  
Ne passe plus que sur les cartes postales.  
La femme-aux-légumes passe tous les matins,*

*À PARIS  
ON DIT :  
les endives*

*l'escarolle  
les crônes du japon  
la belle valence  
les groseilles à maquereaux.*

À BRUXELLES

ON DIT :

*les chicorées  
les endives  
les crolles du japon  
les oranchauvrin - cat'pour-un-frâ  
les grossgroseilles.*

À PARIS :

À BRUXELLES :

*la marchande des 4 saisons*

*la femme-aux légumes*

À ROME :

*L'Erbivendolo : c'est un homme, presque'un doge,*

*Mais chez nous y a le chien.*

*LE CHIEN : cause efficiente de la femme-aux-légumes,*

*les chien qu'on ne voit pas*

*tire la nature-morte-automobile*

*commece petit garçon caché dans l'épinette*

*tournait la manivelle pour épater Louis XIV (Kochnitzky, 1924 : 37-38).*

Kochnitzky associe les idées avec un imprévu assez cocasse, les mêle ou les démêle, et en joue d'une amusante façon. D'ailleurs, il s'aventure dans quelques « dadaïsmes » typographiques et s'inspire également des « parole in libertà », ou mots en liberté, de Filippo Marinetti, disposés artistiquement sur la page, en différentes tailles et polices. Il risque même quelques essais de simultanésisme, comme dans le poème où l'auteur fait ses réflexions philosophiques sur le maître italien (« Dans le cercueil de Léopardi / on n'a trouvé que de la poussière / le génie et la bosse, tout avait disparu » (Kochnitzky, 1924 : 52) tout en avalant son petit-déjeuner (« pain grillé, la confiture / j'aime mieux, dit-il, la gelée de groseille »), entrecoupé par le cri déchirant de la chiffonnière : « chiffon et os - chiffon et os... » (Kochnitzky, 1924 : 52). En outre, Kochnitzky colore ce style

moderniste d'une conclusion humoristique : « La vie est une *voddenen'binne*<sup>5</sup> / qui vous emporte sur son dos / non merci, je n'ai plus faim » (Kochnitzky, 1924 : 53). Ce mélange de styles, de pittoresque et d'ironie fait de lui un poète qui échappe aux classements. Il est plus cosmopolite que local. Il célèbre Bruxelles avec un esprit qui vient de Paris, de Venise et de Fiume<sup>6</sup>. Frontières, océans, langues, cultures, rien ne l'arrête dans son voyage à travers le monde. Il reprend le chemin et visite l'Allemagne, l'Angleterre, la Russie puis la Pologne. Et s'il lui arrive de retourner dans sa ville natale, celle-ci reste un simple port d'attache : « Je n'habiterai plus jamais à Bruxelles », déclare-t-il le 8 octobre 1927 dans une lettre à Fenand Séverin (Van Nuffel, 1981 : c. 395).

#### 4. Identité, altérité ou interculturalité

Établi à Paris en 1929, il devient titulaire, aux *Nouvelles Littéraires*, de la rubrique « Le Strapontin volant » qu'il a créée et qui lui permet de se tenir au courant du mouvement des idées en Europe et d'en rendre compte à ses lecteurs en utilisant les transports aériens. Doté d'un sens aigu de l'observation, d'une grande capacité d'écoute et d'un don extraordinaire pour raconter des histoires, il nous fait partager ses expériences lors de ses voyages autour du monde. Ses rapports regorgent d'anecdotes historiques, politiques et... culinaires. Lors d'une escale à Tunis il « découvre tant de ciel, tant de mer à Sidi-bou-Saïd que le village blanc en est tout pénétré. Il prend cet éclat des diamants très purs, que les bijoutiers nomment blanc-bleu. C'est le petit morceau d'Islam préservé que l'on fait scintiller aux yeux du voyageur » (Kochnitzky, 1934a : 6). Dans le restaurant, installé dans une spacieuse maison arabe il « goûte l'air du temps, la vue du golfe, une cuisine délectable [ainsi que] le vin Targui d'Algérie glacé, qui est sec, ambré, parfumé, qui rafraîchit, donne du ton et convie au bonheur » (Kochnitzky, 1934a : 6). En Amérique du Sud, il visite le Brésil (Rio de Janeiro), l'Argentine (Buenos Aires), l'Uruguay (Montevideo), le Chili (Santiago), la Bolivie (Tiahuanaco) et le Pérou (Lima, Arequipa, Potosi, Cuzco, Machu Picchu). Il observe parout les visages et les paysages : des mines d'or abandonnées d'Ouro Preto au mystérieux Matto Grosso, et de l'agitation de Sao Paulo à Pernambuco, une ancienne ville hollandaise endormie sur les rives de ses fleuves torrides. Au Pérou, il assiste à un spectacle extraordinaire où il voit « des vieilles femmes accroupies au pied de montagnes de laine, dont elles séparent brin par brin les différentes qualités » (Kochnitzky, 1934b : 6). En tant que poète, il est également capable d'établir avec précision des parallèles dans la littérature mondiale. Ainsi, l'œuvre du naturaliste argentin William Henry Hudson, intitulé *Ornithologie de la Pampa*, est, selon Kochnitzky, « une admirable nouvelle, d'un pathétique puissant, d'une noblesse d'écriture sans égale et qui fait

songer au “Cachet Rouge” de Vigny » (Kochnitzky, 1933 : p. 6). Et *Don Quichotte chez les Yankees*, « ce bizarre ouvrage, qui tient du pastiche et du pamphlet, n’est pas sans rapports avec le *Tyl Uylenspiegel* de Charles De Coster. C’est une branche de Quichotte comme il y eut une branche de Renart - entée sur le laurier vigoureux de Cervantès » (Kochnitzky, 1934b : 6).

Par ailleurs, son expérience du voyage lui permet de faire découvrir au lecteur européen le mythe américain, qui repose sur l’espoir du renouveau et conduit au mélange des cultures. En Argentine, il a remarqué « une lave humaine qui bouillonne dans un cratère trop vaste », « Turc ou Maure, juif ou chrétien, elle assimile tout en très peu d’années » (Kochnitzky, 1933 : 6). Cependant, il attire l’attention sur les antinomies générées par la rencontre de peuples divers, qui entraînent des tensions dans la formation d’une nouvelle société, que Gérard Bouchard (2000) appelle les *collectivités neuves*<sup>7</sup>. Il s’agit des communautés dites fondatrices, nées du transfert migratoire européen, mais visant à créer une société différente, géographiquement et socialement séparée de la mère patrie, désireuse de mettre fin aux liens coloniaux. Selon Kochnitzky, ce n’est pas tant la question des races ou des nationalités d’origine qui divise la société, c’est plutôt une sorte de droit de premier occupant : « Déjà les masses prolétariennes, Espagnols de Galice, Piémontais et Napolitains qu’on appelle là-bas gringos, et les juifs polonais que l’on nomme tout simplement des Russes et les Siro-Libanais baptisés “Turcs” s’agitent, protestent, revendiquent, grondent. Il importe de le reconnaître : la terre argentine possède une force d’attraction non commune » remarque-t-il dans l’une de ses chroniques (Kochnitzky, 1933 : 6). À une époque où les identités sociales se recomposaient sur une base ethnique, émergeaient alors des innovations culturelles mixtes dans lesquelles les identités argentines pouvaient être projetées. L’Amérique du Sud assimile tout en très peu de temps et « le petit José, né à Boca, l’an même que ses père et mère débarquaient de Naples, n’attend pas d’avoir mis ses premières culottes pour appeler le brave Giuseppe, „vieux gringo” » (*ibid.*). Et, comme le note l’auteur, pour maintenir un cadre social sans cesse menacé par de nouveaux afflux, il n’y a guère que la stricte conformité, l’étiquette rigoureuse, un savoir-vivre plein de pièges qui viennent à chaque instant « rétablir les distances, tamiser, trier, améliorer les produits humains » (*ibid.*). Kochnitzky reprend le thème similaire dans *Les Élégies congolaises* (1952), un recueil de poèmes traitant des aspects humains, souvent surprenants, du Congo, des modes de vie des Blancs et des indigènes, des relations qui s’établiront, grâce à la doctrine chrétienne, entre ces deux sociétés. Dès le premier poème du recueil, Kochnitzky parle « du peuple nouveau », de la « jeunesse européenne », d’« âmes candides qui détiennent le double secret de deux univers opposés ». Il les appelle les Belges Créoles, nom qui

« allié à ses résonances épiques la senteur du pays - vanille et vétyver - Où l'été va passer l'hiver », explique l'auteur (Kochnitzky, 1953 : 11). À travers le regard de l'Autre, le poète décrit l'espace géographique originel : botanique, zoologie, mais aussi urbanisme, architecture, technologie ou économie. Dans les pages qui suivent, il nous donne une véritable leçon sur le Congo, ses villes, ses villages, ses rivières, ses forêts, ainsi que sur ses habitants et leurs coutumes. Il ne cherche pas tant à souligner les différences qu'à trouver un terrain d'entente entre les Européens et les Africains. Kochnitzky le voit dans la poésie. « De vos yeux à leurs cœurs le chemin le plus court est celui des poètes » écrit-il. Puis il explique :

*Flamands, Wallons, Bapende, Bushongo :*  
*En poésie au moins vous êtes tous égaux.*  
*Vous pouvez opposer, si ce jeu vous assure,*  
*Leur monde de manger, de dormir, de s'asseoir*  
*Au vôtre, leurs pieds nus à vos chaussures,*  
*Leur pagne à vos robes du soir ;*  
*Le vin de palme*  
*À vos bières, à vos cocktails ;*  
*La palabre agitée à vos débats plus calmes,*  
*Au ventilateur, l'éventail*  
*Et le tam-tam au téléphone ;*  
*Vienne la poésie, ailes ouvertes,*  
*Il n'est plus siècle, accent, progrès ou découverte*  
*Qui tienne.*  
*Homère en sait autant Mallarmé,*  
*Sapho que Baudelaire* (Kochnitzky, 1953 : 22).

Dans son livre, la relation de la Belgique avec le Congo est constamment évoquée ; elle fait l'objet des plus beaux poèmes. Il suffit de citer le passage où l'auteur se délecte de l'extraordinaire faune et flore africaine, dont il juxtapose la beauté aux tableaux des grands artistes belges :

*Quelle arche d'animaux étranges!*  
*Il suffit d'énoncer leurs noms*  
*Pour être environné de monstres, de démons*  
*Pareils à ceux de Bosch, foudroyés par Archanges :*  
*Et que l'ordre établi du monde se déränge.*  
*Pangolin, lycaon, phacochère, kudu,*  
*Okapi, lamantin, poisson-chat, poisson-lune.*  
*Créatures les plus extraordinaires l'une*  
*Que l'autre et dont les noms venus on ne sait d'où,*

*Du grec, du portugais, du latin, du bantou,  
Hantent l'esprit de qui ne les a jamais vues* (Kochnitzky, 1953 : 55).

Alors que la plupart des poètes de langue française insistent sur leur altérité en décrivant les particularités de leur paysage natal, Kochnitzky proclame une vocation à l'universel. Grâce à son aisance et à son style impeccable, il réunit dans un même hommage la métropole et sa Colonie. Il convient également de noter que *Les Élégies congolaises* sont non seulement instructives mais aussi attrayantes dans leur forme. « Ce sont les rêveries tantôt en vers réguliers, tantôt en prose rythmée, voire en fables imitées de la Fontaine, d'un voyageur lettré dont l'ironie est légère, la fantaisie nonchalante et délicate, l'œil perçant et attentif », peut-on lire dans le quotidien *Le Peuple* peu après la publication de l'œuvre (Vandervelde, 1954 : 5). Ce livre étrange ne suit aucune règle prédéterminée. On y trouve des collages consacrés à Marcel Duchamps : des coupures de presse choisies, semble-t-il, dans un but satirique. D'ailleurs, Kochnitzky se souvient encore de son « italianité » et l'introduit discrètement dans les vers : les Buskongo sont, selon lui, des Toscans d'Afrique, un peuple d'artistes, et les pirogues, ressemblent dans leur forme aux gondoles vénitiennes. Dans leur forme traditionnelle, les évocations historiques, les ballades et les contes qui composent cette œuvre - dans laquelle l'auteur se plaît à voir un pendant à ses *Elégies bruxelloises* - présenteront au lecteur une sorte de Congo en images d'Épinal auquel, toutefois, le *castigat ridendo mores* de Jean de Santeul pourrait à juste titre s'appliquer par endroits.

## Conclusion

Pour Kochnitzky, la création littéraire est devenue une forme de recherche de sa propre identité. Le point de départ de cette quête de soi réside dans le désir intime de fuite. Le poète évoque le divorce avec sa patrie soulignant par ailleurs le besoin pressant de l'exil et de l'errance en dehors de ce lieu invouable. « Partir, c'est naître à nouveau [...] il reste toujours des livres à connaître et des frontières à franchir » déclare-t-il dans son poème (Kochnitzky, 1924 : 106). En effet, le non-être belge s'avère l'occasion d'un tout-être, d'un devenir identitaire ouvert sur tous les espaces et assimilant toutes les origines dans une véritable célébration poétique des lieux. Cependant, cet abandon de la patrie, au fil du temps, génère de la nostalgie. La Belgique autrefois rejetée devient un espace transitif puis une patrie admirée car, comme le note l'auteur, « Bruxelles tient au cœur des exilés » (Kochnitzky, 1924 : 52). Le parcours de l'auteur cosmopolite se traduit par un fonctionnement particulier du langage littéraire, qui oscille entre poésie classique et moderne. Ses œuvres regorgent d'expériences racontées sous forme de chroniques, d'essais ou de poèmes, à travers lesquels le lecteur a la possibilité de découvrir le contexte culturel, historique et politique qui a façonné l'attitude de l'écrivain.

La richesse des formes, ainsi que le large éventail de thèmes explorés par Kochnitzky dans les poèmes illustrés, permettent de conclure que la nature de son œuvre dépasse ce qui est défini comme francographie, au profit de la littérature mondiale en français. L'auteur belge nous rappelle opportunément que la poésie est vivante par son ouverture sur le monde et sur l'histoire. Il ne sépare pas le travail de la langue d'une action et l'expression de soi d'un rapport à la société ; et cette interaction entre soi, le monde - saisi dans son unité et sa variété - et les mots trouve dans la langue française et dans le paysage une manifestation particulière qui peut être partagée au-delà des frontières.

### Bibliographie

- Baquet, S. 2018. Déplacements et ancrages de la poésie (ou non-poésie) algérienne contemporaine arabophone et francophone. In : *L'Algérie, traversées*. Paris : Hermann, p. 287-305.
- Bouchar, G. 2000. *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde*. Montréal : Boréal.
- Denis, B., Klinkenberg, J.-M. 2005. *La Littérature belge. Précis d'histoire sociale*. Bruxelles : Labor.
- Edwards, J. 2009. *Language and Identity*. New York : Key Topics in Sociolinguistics.
- Glissant, É. 1996. *Introduction à une poétique du divers*. Paris : Gallimard.
- Kochnitzky, L. 1911. *Loraire, Les Irrévérences*. Paris : Grasset.
- Kochnitzky, L. 1914. *L'Adorable cortège*. Leyde : A. W. Sijthoff's Uitgevers Maatschappij.
- Kochnitzky, L. 1921. « Le Calendrier florentin ». *Flambeau*, n° 8, p. 570-577.
- Kochnitzky, L. 1933. « Strapontin volant à Buenos-Ayres ». *Nouvelles Littéraires*, n° 566, p. 6.
- Kochnitzky, L. 1934a. « Strapontin volant à Tunis ». *Nouvelles Littéraires*, n° 608, p. 6.
- Kochnitzky, L. 1934b. « Strapontin volant à Arequipa (Pérou) ». *Nouvelles Littéraires*, n° 622, p. 6.
- Kochnitzky, L. 1960. *Les éphémérides parfois intimes*. Bruxelles : De Rache.
- Kochnitzky, L. 1963. « Goûters et promenades avec donna Maria d'Annunzio ». *Bulletin de Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises*, Tome XLI, n° 3, p. 242-256.
- Kochnitzky, L. 1996. Lettre à Fernand Séverin citée par Rik van Cauwelaert. « De dichter werd soldaat ». *Knack*, 5 novembre 1996, p. 58.
- Quaghebeur, M. « Un terme qui fait problème ou / et une réalité qui dérange ». *Romanica Cracoviensia*, Tome 26, N° 4, p. 103-114.
- Quaghebeur, M. 2010. « D'où vient le malaise francophone ? L'exemple belge ». In : *Francographies : identité et altérité dans les espaces francophones européens*. New York : Peter Lang, p. 21-36.
- Reclus, O. 1886. *France, Algérie et colonies*. Paris : Hachette.
- Rosner, K. 1999. « Narracja jako struktura rozumienia ». *Teksty Drugie*, n° 3.
- Rubes, J. 1988. Léon Kochnitzky, un Italien de Bruxelles. In : *La deriva delle francofonie : Les avatars d'un regard : l'Italie vue à travers les écrivains belges de langue française : atti dei seminari annuali di Letterature Francofone*. Bologna : Clueb, p. 267-283.
- Schoenaers, Ch. 1996. *Échappées. Études sur trois écrivains belges d'hier : Pirmez, Van Lerberghe, Kochnitzky*. Bruxelles : Christian Schoenaers éditeur.
- Van Nuffel, Robert O. J. 1981. *Biographie nationale*, tome 42°. Bruxelles : Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique.
- Vandervelde, J.-É. 1954. *Le Peuple*. le 30 janvier, p. 4.

## Notes

1. À partir de décembre 1917, Kochnitzky est secrétaire de Georges Lorand, poste qu'il retrouve lorsque le député de Virton devient président du Comité italo-belge d'études économiques.
2. En 1919 l'auteur a reçu le prix François Coppée pour ce recueil.
3. Ce terme est tiré du volume *Camées d'autrefois* (1983).
4. Voir à ce sujet Stéphane Baquey, « Déplacements et ancrages de la poésie (ou non-poésie) algérienne contemporaine arabophone et francophone » dans *L'Algérie, traversées*, dans : Ghyslain Lévy éd., *L'Algérie, traversées*. Paris, Hermann, 2018, p. 287-305
5. Cri des chiffonniers bruxelloises. En flamand : *vodden en beenen*, loques et os ! Sous-entendu : donnez-moi ou vendez-moi.
6. Séduit par le charismatique poète Gabriel D'Annunzio, Kochnitzky décide de créer avec lui sur les rives de l'Adriatique une sorte de nouvelle république italienne dans le style du XV<sup>e</sup> siècle. Il est venu à Fiume à la fin de l'automne 1919, a quitté la ville pendant la crise de décembre, puis est revenu en janvier pour devenir le directeur de l'Office des relations extérieures du Gouvernement de Fiume.
7. Voir à ce sujet Gérard Bouchard, *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde*, Montréal, Boréal, 2000.